



Epreuve de Français B

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.

Tournez la page S.V.P.

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

Comme l'a jadis enseigné Épictète, tout ne dépend pas de soi. Ainsi, un voyage en mer bien préparé - « choisir le pilote, les matelots, le jour, l'occasion propice » - ne garantit pas contre la tempête qui survient et l'éventualité que le vaisseau coule malgré les qualités du pilote. Mais comme cela ne dépend pas de soi et que l'éternité n'appartient à personne, il faut accueillir toute heure sereinement, même celle du naufrage et de la mort. Ainsi, tout ce qui arrive, dût-il prendre à rebours l'humble désir de jouir de la vie quelque temps encore, ne soulève aucune protestation de la part du sage. Il ne doit pas en effet considérer l'événement extérieur qui le contrarie comme un obstacle, s'émouvoir et lutter vainement contre lui, mais consentir à sa nécessité et adopter un comportement conséquent. D'ailleurs, même quand il part au loin, ce n'est pas avec l'espoir de découvrir l'insolite ou l'incertain, de conduire une expédition vers des terres non défrichées ou de confier à sa vitalité le soin de le faire avancer vers l'inouï. En toute chose, fût-elle aventureuse aux yeux du monde, il accomplit sa tâche, mais, qu'il soit ici ou ailleurs, que la tranquillité prévale ou que des dangers menacent, il cherche exclusivement la sérénité. Or cette quête emprunte le chemin d'une exploration intérieure au terme de laquelle l'homme trouve une paix insensible à la violence des passions humaines et à la force impitoyable des éléments naturels, une paix qui passe par la tenue au respect de tout ce qui, en soi, se rebelle contre la nécessité. Grâce au bon usage des représentations qu'il se fait de ce qui advient - tout est nécessaire - il cesse de se révolter et de souffrir, il découvre alors que, s'il ne dépend pas de lui d'influer sur les événements, il dépend de lui, et de lui seul, d'être libre, dans toute situation. Il sait alors qu'il a atteint un havre imprenable, « un promontoire contre lequel se brisent continuellement les flots ; il reste immobile et autour de lui s'apaise le gonflement des vagues ». Comme il refuse que l'extériorité ait quelque pouvoir sur lui, il en détourne l'attention et cette souveraine indifférence rend bientôt insignifiants tout geste et toute parole destinés à l'éprouver et à le blesser, c'est-à-dire à lui faire sentir sa dépendance envers un autre que lui-même.

Le sage, stoïcien ou pas, connaît la vanité des périple qui, sous prétexte d'aventures, conduisent l'homme au bout du monde avec l'espoir de se tenir enfin en proximité d'une altérité surprenante, d'une altérité qui annoncerait le bonheur. Il constate que rares sont ceux qui, au terme de l'aventure, rencontrent ce bien. La plupart du temps en effet, ils repartent inchangés, troublés par les mêmes peurs et animés des mêmes passions. Comme si, sans une exploration des tourments intérieurs et sans un effort pour frayer, en soi, la voie au bien, toute aventure ressemblait à une vaine distraction, sans risque et sans enjeu véritables si l'homme doit revenir au port, immuable dans ses faiblesses et ses emportements, sans avoir su lever l'ancre qui le rattache encore, malgré ses protestations véhémentes, à l'archaïsme d'un passé toujours là.

Sans répondre nécessairement à l'appel de la sagesse, le désir d'une aventure intérieure ratifie souvent ce constat. Parfois cependant il relève de la nécessité, ainsi quand le corps s'immobilise et,

vaincu, interdit toute autre vie que celle de la pensée et des émotions intérieures. « Que se passait-il ? La vie, était-ce possible? Sans un joli cheval, sans mes bottes. La vie, sans les fêtes qu'y organisent les hommes ... ? Pas possible ... La musique sans la danse, la beauté des femmes sans leurs belles complaisances dorées. L'amour sans les images de l'amour », se souvient Joë Bousquet en évoquant son réveil à l'hôpital après la blessure de guerre qui le laissa à jamais paralysé. Arraché brutalement à l'image qu'il se faisait de lui-même, il découvrit alors ce que cette image l'empêchait de percevoir et il sentit qu'entre la mort et lui une vie plus pure, indistincte de l'amour, venait d'apparaître. « Je ne savais pas que c'était la vie même, la vraie, la vie avec un visage à elle ... la vie qui m'avait fait mon cœur ». Malgré cette condamnation à l'immobilité, il éprouva « qu'il pouvait agir et se mouvoir plus librement que le voyageur et l'errant ; que la seule activité à laquelle il dût se consacrer exprimait et contenait toutes les autres car c'était le langage, aventure majeure, l'expérience poétique par excellence». L'homme au corps paralysé, incapable de franchir le seuil de sa porte, sait en effet que son élan vers des horizons inconnus et lointains a été frappé de plein fouet, le laissant pour la suite de ses jours rivé à un lit. Mais il découvre aussi qu'une autre aventure l'attend, une aventure en effet, puisqu'elle renaît, chaque matin de nouveau, de son désir de vivre tout ce qui le touche de façon exemplaire, surtout cette proximité de la mort inscrite à même son corps. L'aventurier, dit-on, court des risques et défie les obstacles afin de se mesurer à la mort, mais ce poète sait que les plus hauts risques et les obstacles les plus terribles habitent l'intériorité quand la mort guette, à chaque instant, quand il ne sert à rien de lui résister. Sa tâche consiste alors à consentir à l'événement, en maintenant la vie, en lui et autour de lui, à chaque instant, par la parole. Il donne voix à ce qu'il ressent et à ce qu'il perçoit, aux émotions, aux impressions éphémères comme aux sentiments plus durables, aux choses et aux éléments, à l'eau, à la lumière et au vent. Il laisse en effet souvent parler le vent, ce souffle qui porte et fait aller, parfois contre son gré, vers des lendemains imprévisibles, décevants ou inespérés. Or ce vent ne vient pas le visiter, dans sa chambre, pour l'entretenir du grand large, de l'espace et du dehors désormais inaccessibles, mais pour se confondre avec son verbe, comme si c'était là son ultime destinée. Comme si l'aventure majeure résidait en cette découverte que toute chose puisse servir à « révéler l'extraordinaire beauté dissimulée dans le langage».

L'aventure exige de l'homme qu'il défie l'adversité et qu'il avance, sans assurance, vers un lointain où peu se risquent avec lui. Toute aventure a un goût solitaire mais, lorsqu'elle est celle de l'esprit, des émotions et du verbe, qu'elle s'exprime par un langage philosophique, littéraire ou mystique, elle se heurte au rejet violent de ceux qui marchent sur des chemins bien balisés et qui défendent la familiarité des rivages livrés aux émotions sans surprise, aux certitudes qui font autorité et aux pensées qui assurent d'une carrière respectable parmi les siens. Celui qui, imprudemment au regard du monde, ressent, pense et vit autrement, subit la violence s'il tente de le

dire, car les hommes préfèrent souvent ce qui, leur ressemblant, les rassure, même si certains pressentent chez l'aventurier solitaire un secret dont ils voudraient s'approcher. Les amis de Joë Bousquet, par exemple, cherchaient peut-être près de lui à percevoir quel secret donne à un homme la force de penser et d'écrire, d'aimer et de vivre, malgré les assauts de la souffrance et les menaces de la mort. Car, aventurier ou pas, chacun a besoin de cette force pour traverser les jours sombres de la vie. Certains, sans toujours le savoir d'ailleurs, tentent de découvrir ce secret aux limites extrêmes du monde, d'autres, par nécessité ou par choix, vont à sa rencontre en eux-mêmes. Les uns et les autres abandonnent les voies frayées par la coutume, ils tracent leur chemin en avançant, à la rencontre d'une altérité qui dépasse toutes les anticipations.

S'il ne convient pas d'opposer simplement extériorité et intériorité, le départ pour des terres non défrichées à la quête philosophique, littéraire ou mystique, parler d'aventure intérieure ne constitue pas alors une pure métaphore. L'autre terre, la terre inespérée, ne commence pas forcément au-delà de celle que l'on quitte, et l'impatience à partir loin, en croyant manquer ses chances à rester, et en consentant déjà à des lendemains précaires, en les désirant même, ne constitue pas le corollaire obligé de toute aventure. Mais que signifie alors l'idée d'aventure intérieure? A quel désir, reconnu ou pas, répond-elle? Le nom d'aventurier convient-il à un philosophe, à un poète ou à un mystique?

Catherine Chalier, « Le Risque de la vérité », in *L'Aventure, la passion des détours*,
Autrement n°160, janvier 1996.

Questions

1- Résumez ce texte en 180 mots, plus ou moins 10%.

(8 points)

2- Dissertation

« [...], sans une exploration des tourments intérieurs et sans un effort pour frayer, en soi, la voie au bien, toute aventure [ressemble] à une vaine distraction, sans risque et sans enjeu véritables. »

Ce point de vue est-il illustré dans les textes au programme ?

(12 points)

